



Le patois alternatif de Yannick Jaulin

Il est né au fin fond de la Vendée, il a beaucoup voyagé, il a retrouvé la langue de son enfance qu'il chahute dans un esprit rock

Sur la scène du théâtre parisien l'Européen, le conteur vendéen Yannick Jaulin raconte des histoires du monde entier, à la sauce poitevine. S'il parle des gens du pays, de la «chodure» humaine ou s'il «racasse» avec ses copains musiciens, ce n'est pas pour se donner un genre. Le parlanjhe, il est tombé dedans quand il était petit. «C'est vraiment ma première langue, ma langue maternelle. En cela, je suis déjà exotique !» Yannick Jaulin a appris à être fier de sa culture, faisant fi des moqueries. «Quand j'ai commencé à aller à l'école, ma mère a arrêté de parler le patois parce qu'elle ne voulait pas que je sois handicapé, parce que c'était mal vu. Quand on arrive en sixième, c'est un traumatisme. J'habitais pourtant à six bornes de la ville, mais à la Roche-sur-Yon, les petits bourgadins se foutaient de notre goule.»

Au sein de l'UPCP ensuite, Yannick va à la rencontre des anciens, part en collectage et participe à l'inventaire de la culture orale. Il met des histoires dans sa besace et s'en va voir du pays, aux Etats-Unis, en Irlande pour découvrir la langue gaélique, en Afrique. «Je suis persuadé que cette ouverture de l'intérieur donne envie de s'ouvrir vers l'extérieur : cette nécessité d'être fier de toi, d'être bien poussé sur ta terre, te donne la stabilité pour aller voir ailleurs.»

Ne pas s'excuser de ses racines

Sur scène, il a fallu doper le mythe, moderniser les histoires, ne pas rester cantonné dans un régionalisme passéiste, faire vivre ce patrimoine avec un esprit rock, créer un «patois alternatif à dynamique cosmopolite». «Je me suis retrouvé dans des kermesses, sur un plateau de tracteur, avec une sono rouillée aux quatre coins, les mémés en train de tricoter et les pépés en train de boire des coups. Et moi, il fallait que je les intéresse avec l'histoire des trois petites poulettes !»

De spectacle en spectacle, on retrouve la saga poitevine de Pougne-Hérisson, village des Deux-Sèvres, fameux nombril du monde ! «Les gens de Pougne ont tout de suite perçu la nécessité du décalage. Cette nécessité pour toute société de créer ses propres bouffons, de créer des moyens de se regarder un peu différemment. La critique est dynamisante.»

Pougne-Hérisson a été son premier spectacle présenté à Paris. Depuis, les Parisiens ont pu voir *la Vie des Roses* et aujourd'hui *Rien que du beau monde*. Ils entrent à pieds joints dans le monde de ce garçon du pays qui «ne s'excuse pas de ses racines».

«Nous avons la chance d'avoir une langue qui peut se mélanger au français, tu peux jouer, aller de l'un à l'autre. Je dis que je fais du patois alternatif, c'est aussi une manière de dire que j'ai la chance d'avoir une langue qui peut être très facilement compréhensible par tout le monde.» Pour que cette langue vive, Yannick Jaulin croit surtout à la création qu'il souhaiterait voir davantage aidée. C'est d'ailleurs pour favoriser la création qu'il a lancé à Pougne un atelier autour de l'oralité : Paroles de rue de nombril, afin d'aider les conteurs à dépasser le stade du milieu socio-culturel, à construire un spectacle plus complet. «Je ne suis pas sûr que le conte soit encore un modèle culturel fort. C'est en fait une matière première qu'il faut ensuite ciseler. Un peu comme une pierre précieuse dans son écrin.» ■